

BIDAYYAT FOR AUDIOVISUAL ARTS & ROUSL, FILMS DE FORCE MAJEURE, BLINKER FILMPRODUKTION & ARIZONA DISTRIBUTION PRÉSENTENT

" PRÉCIEUX ET PUISSANT "   
 TRANSFUGE

" FASCINANT "   
 PREMIÈRE ★★★

" BRUT ET STUPÉFIANT "   
 LES CAHIERS DU CINÉMA

un film de

SAEED AL BATAL & GHIATH AYOUB

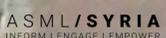


# STILL RECORDING

لسه عم نسيجل



UNE PRODUCTION BIDAYYAT FOR AUDIOVISUAL ARTS & ROUSL EN CO-PRODUCTION AVEC FILMS DE FORCE MAJEURE ET BLINKER FILMPRODUKTION AVEC LE SOUTIEN DE L'AIDE AUX CINÉMAS DU MONDE, CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE, INSTITUT FRANÇAIS, WORLD CINEMA FUND, DOHA FILM INSTITUTE ET STUDIO LEMON PRODUIT PAR MOHAMMAD ALI ATASSI CO-PRODUIT PAR JEAN-LAURENT CSINIDIS ET MEIKE MARTENS IMAGE ABED AL RAHMAN AL NAJAR, SAEED AL BATAL, RAFAT BEARAM, GHITH BERAM, MILAD AMIN, GHIATH AYOUB ET TIM SIOFI MONTAGE RAYA YAMISHA ET QUTAIBA BARHAMJI SON PIERRE ARMANDO ET NANS MENGEARD CONSEILLER ARTISTIQUE RANIA STEPHAN ÉTALONNEUR SHIRINE SINNO LABORATOIRE THE POSTOFFICE, BEIRUT



# STILL RECORDING

DE SAEEED AL BATAL & GHIATH AYOUB

SYRIE, FRANCE, ALLEMAGNE / 2018 / 128 MIN  
**SORTIE LE 27 MARS 2019**

## SYNOPSIS

En 2011, Saeed, la vingtaine, étudiant ingénieur, quitte Damas pour Douma (Ghouta orientale) et participe à la révolution syrienne. Il sera rejoint plus tard par son ami Milad, peintre et sculpteur, alors étudiant aux beaux-arts de Damas. Dans Douma libérée par les rebelles, l'enthousiasme révolutionnaire gagne la jeunesse, puis c'est la guerre et le siège. Pendant plus de quatre ans, Saeed et Milad filment un quotidien rythmé par les bombardements, les enfants qui poussent dans les ruines qu'on graffe, les rires, un sniper qui pense à sa maman, la musique, la mort, la folie, la jeunesse, la débrouille, la vie. Radiographie d'un territoire insoumis, un regard d'une densité exceptionnelle dans un mouvement de cinéma et d'humanité saisissant.

## PRODUCTION

BIDAYAT FOR AUDIOVISUAL ARTS & ROUSL  
Mohamad Ali Atassi  
FILMS DE FORCE MAJEURE  
Jean-Laurent Csimidis  
BLINKER FILMPRODUKTION  
Meike Martens

## DISTRIBUTION

ARIZONA DISTRIBUTION  
www.arizonafilms.fr



## LISTE TECHNIQUE

Réalisation ..... Saeed Al Batal et Ghiath Ayoub  
Image ..... Abed Al-Rahman Al Najar, Saeed Al Batal, Ghiath Ayoub, Tim Siofi, Ghith Beram, Milad Amin et Rafat Bearam  
Son ..... Pierre Armand et Nans Mengear  
Montage ..... Raya Yamisha et Qutaiba Barhamji

## FESTIVALS

- La Mostra de Venise, Semaine internationale de la Critique 2018 - Prix du public, Prix Fipresci, Meilleure réalisation technique, Venise
- Cinéma du réel, Festival international de films documentaires 2019, section Front(s) populaire(s)
- Ji.hlava International Documentary Film Festival 2018 - Mention Spéciale
- Festival de Valdivia 2018, Chili - Meilleur Film
- Festival International du Film de Marrakech



# CEUX QUI FONT

SAEED AL BATAL & GHIATH AYOUB  
CINÉASTES

### Saeed Al Batal

Lorsque je me suis impliqué dans la révolution comme photographe et cameraman, je me posais constamment les mêmes questions : pour qui est-ce que je filme ? Quel est l'usage de l'art dans cette réalité violente ; quelle peut être son utilité par rapport aux gens plus modestes qui m'entourent, qui font la révolution et qui sont en guerre ?

En 2013, lorsque nous étions assiégés, la dureté de la situation a dépouillé tout le monde de tout. Même des questions. Ce film est une observation de ce qui s'est passé pour nous, pour toute ma génération, celle qui a cru à la Révolution. Une réflexion avec un œil tranquille, afin d'essayer d'apprendre les leçons perdues ou oubliées, de rendre hommage ou bien encore, de faire quelques excuses.

Pour moi le film porte avant tout un désir de compréhension. C'est à la fois une tentative de comprendre les contradictions en jeu dans la situation exceptionnelle de la guerre, et également une recherche de définition du mot artiste, et sa position dans la société : qu'est-ce l'art dans la révolution et dans la guerre ?

### Ghiath Ayoub

Milad est un de mes plus vieux et proches amis. Nous avons étudié ensemble à la faculté des Beaux-Arts à Damas. Quant à Saeed, je l'ai rencontré en 2013. Il était installé à Douma avant la révolution et portait sa caméra tout le temps avec lui. Il y avait quelque chose d'attirant chez lui : son énergie contagieuse et son optimisme lorsqu'il parlait de Douma, des détails de la vie là-bas et de sa vie parmi les rebelles et les combattants. Sans oublier les situations comiques qu'ils vivaient malgré la présence permanente de la mort.

Aujourd'hui, nous avons tous les trois quitté la Syrie. Ce film est un voyage retour à Douma et à la révolution, une exploration à posteriori de ce qui s'est passé. Les réussites, les défaites, les espoirs mais à travers le regard de Saeed et de Milad. C'est une quête et un questionnement sur des sujets qui nous habitent : l'idée d'appartenance, la mort et le caractère déterminant de certains choix de vie. Un défi auquel notre génération a dû se confronter avec violence durant ces événements historiques.

Aujourd'hui, après avoir plongé dans cette matière, avoir vu tous les rushes et avoir vécu la traversée turbulente du montage, je me retrouve devant une grande responsabilité morale face à une génération, la nôtre. C'est comme si je voulais compenser mon absence dans les combats et essayer à travers leurs histoires de réaliser un film qui touchera le plus grand nombre possible. Je ne veux pas que cette histoire tombe dans l'oubli. Le fait d'avoir avancé dans l'exil Saeed et Milad m'a donné une certaine distance, m'a permis un regard plus critique et libre par rapport à ce que je voyais dans les images qu'ils avaient tournées. Une manière de continuer leur travail de documentation et de prendre position avec eux. Faire en sorte d'aller au-delà du témoignage personnel, vers un film documentaire et historique, qui remette en question les clichés diffusés par les médias sur nous, sur les combattants, et sur ce qui se passe en Syrie. Je suis persuadé que ce film est le début de ma lutte à moi, pour finaliser ce rêve.



# CELLE QUI REGARDE

MARIE-PIERRE BRÊTAS  
CINÉASTE, MEMBRE DE L'ACID

*Still Recording* est traversé par la conviction folle mais magnifique que l'art peut recréer les liens que la guerre fait voler en éclats. Armés de caméras, ces étudiants ont quitté dès les premiers jours de la révolution leur univers protégé de Damas, sous contrôle du régime, pour rejoindre Douma, dans la banlieue proche. Pendant quatre ans ils établissent, dans cet univers libéré et utopique, qui va être ébranlé par les combats puis par un siège interminable, un réseau de filmeurs qui font corps avec les habitants meurtris, avec les combattants qui résistent. 450 heures d'images émergeront. Dans ce dispositif dont ils sont les acteurs volontaires, ils n'affrontent pas simplement la mort par solidarité avec une population modeste. Ils posent l'acte de documenter la guerre comme une façon d'en briser l'absurdité.

Pour nous, spectateurs, ce sont des images que l'on voit rarement de la guerre en Syrie. Leurs caméras pudiques conversent avec tous ceux qui traversent leurs plans et reconstituent, derrière les figures de la guerre, la réalité des êtres : un combattant sur le front qui appelle sa mère pour la rassurer, cet autre qui parle avec un soldat d'Assad par téléphone satellite pour comprendre son point de vue ou cet homme qui s'acharne à faire du sport malgré la désolation. La dignité de leur cinéma est une victoire arrachée à l'horreur.

Comme pour affirmer leurs croyances dans le partage et les pluralités de cultures face à un monde dévasté par l'intolérance, ils assument, souvent avec humour, les différences qui auraient pu les tenir séparés des gens auprès desquels ils luttent. Ainsi ils s'amusent du « gâchis » en regardant des rebelles détruire de l'arak dont ils se régalaient, filment leurs fêtes où garçons et filles, défoncés et dénudés, exorcisent leurs douleurs, et témoignent d'un quotidien aussi fait de rires et de vitalité.

Loin d'une naïveté désespérée, leur entreprise met en branle une foule d'interrogations. A cette question finale : « Pourquoi tu filmes ? », posée à brûle-pourpoint à l'un des cameramen par un jeune guerrier, le film répond par une cruelle évidence : pour conjurer la mort et faire que la vie puisse continuer à jaillir, même si ce n'est que d'une image.

# CELUI QUI MONTRE

EMMANUEL VIGNE  
LE MÉLIÉS, PORT-DE-BOUC

Il n'est nullement anodin que *Still Recording* s'ouvre par une leçon de cinéma. De l'analyse filmique émerge cette saillie lapidaire : face aux plans millimétrés du blockbuster projeté, ce simple syntagme – intermédiaire entre l'image et le réel – deviendra le conducteur d'un film extra-ordinaire, « *Pouvons-nous filmer comme ça ? Bien sûr que non. On est trop occupés par ce qui se passe* ». Avec ses 450 heures d'images filmées durant cinq années au cœur de l'un des conflits les plus dramatiques de ce début de millénaire, tout concourt dans *Still Recording* à résoudre le paradigme de l'image en mouvement, depuis ses origines : dans l'espace, dans le temps, dans la représentation du réel, enfin dans le mouvement. Filmer l'urgence ou l'urgence de filmer ? Quelles sont rares, aujourd'hui, ces œuvres qui dénoient cet engagement. Une phrase résonne alors, prononcée par l'un des rares personnages féminins : « *Tout le monde devrait vivre un tel chaos* ». De rajouter : tout cinéaste devrait vivre un tel chaos ! Et filmer, rester ce sport de combat, à l'instar de cet homme sprintant au milieu des ruines. Car le geste des réalisateurs dépasse ici largement la question d'une réalité absente de la logorrhée idéologique des mass médias occidentaux : pendant qu'un dictateur fait couler en continu le sang d'un peuple, la vie, tel l'eau, trouve son chemin, se faufile entre les décombres. La cavité en question, c'est le cadre de l'image. Celle qui se fixe comme un tatouage sur l'épaule de la jeunesse syrienne. Alors que la rhétorique cinématographique n'est devenue majoritairement qu'un vaste tautologie d'un Monde claudiquant, la mise au point dont s'amusent les cinéastes, lors d'une séquence du film, est celle-là même d'un art qui, ailleurs, a fini par perdre sens, comme l'on perd pied. C'est dire comme en tous points, *Still Recording* orchestre magistralement la convergence des regards – et de leur sens –, sur la lutte, sur l'Histoire, sur les corps, sur la guerre et la mort, sur l'Art. Une interrogation s'est emparée de l'un des cinéastes : « *Quel est le public de mes images ?* ». Qu'il se rassure : indéniablement, tout être humain encore vivant sur Terre.

# INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.

maîtrisable en temps de guerre : mais elle n'en révélera que davantage la force d'adaptation – y compris dans leur travail de filmeurs – de Saeed et de ses camarades. En dévoilant ces failles, les cinéastes évitent l'écueil de produire à leur tour un film de propagande ; ils nous invitent à partager leurs questionnements devant les difficultés du tournage. Face aux différentes catégories d'images produites durant le conflit (destinées aux réseaux sociaux, aux médias, etc.), le long-métrage de Saeed Al Batal et Ghiath Ayoub occupe ainsi une position rare : fruit d'une construction longue et obstinée dans le temps, il nous offre une peinture sensible et complexe de ces années sous siège, en vertu notamment de la pluralité des regards qui président à sa conception. Faire œuvre, faire bloc, sans renier les sensibilités de chacun.

### Du côté des vivants, un voyage émotionnel pour le spectateur

Des conflits au Moyen-Orient, le cinéma nous a souvent offert des images sombres striées de vert et rouge, des silhouettes lointaines, des blindés dans le désert. Des guerres sans ennemis (Baudrillard, *La guerre du Golfe n'a pas eu lieu*). A l'instar de *Homeland* : Irak Année 0, *Still Recording* s'inscrit dans la lignée de ces œuvres qui prennent le temps de travailler un autre versant de ce cinéma, résolument plus incarné. Là où *Homeland* était un film de famille, *Still Recording* (du fait du jeune âge des protagonistes) pourrait être vu comme un film de copains. Un groupe d'amis qui rêvent, chantent, peignent, doutent, parlent à leur mère au téléphone sans pour autant lâcher leur fusil. *En cinq ans on ne vit pas uniquement des drames et des événements historiques*. De l'avis des deux cinéastes, le quotidien qui charrie ses joies et ses peines ne saurait être évacué dans ce long métrage qu'ils envisagent avant tout comme un voyage émotionnel pour le spectateur. Et comme dans tout voyage, il y a de la comédie, du rire, des mariages, car dans ce même monde coexistent la guerre et la vie. Au début de la révolution, la présence de la mort restait rare. Elle est vite devenue chose commune. Pourquoi brandir sa caméra uniquement à cet endroit ? On comprend en visionnant le film qu'il leur fallait sauver ce qui se raréfiait et le célébrer par les moyens du cinéma : la vie, la joie simple d'être ensemble. Pour cela, il leur fallait poursuivre le tournage, envers et contre tout. Une séquence exposant une rencontre fortuite au milieu des décombres nous semble illustrer cette démarche jusqu'au-boutiste, qui semble parfois confiner à la folie : un homme court, survêtement, baskets au pied, il foule le sol de Douma assiégée avec la légèreté des coureurs du dimanche, en dépit de la rumeur menaçante des MiG qui approchent. On peine d'abord à qualifier une telle attitude : geste héroïque ou suicidaire, pure démenche ou acte de résistance ? Probablement un peu de tout cela, mais en définitive on ne peut s'empêcher de le percevoir comme une incapacité à renoncer à la vie. Continuer de courir, continuer de tourner. *Still Recording* : tant que la caméra enregistre, l'espoir est permis...

### Que peut le cinéma ?

Que peut le cinéma en temps de guerre ? Quelle est la place des artistes dans une société meurtrie par des conflits armés ? Réalisé par deux cinéastes, tourné par sept cameramen durant presque cinq ans, *Still Recording* place le collectif au centre du processus créatif. Très loin de la position du créateur vivant retranché de la société, associée dans leur esprit à la génération de leurs parents, ceux-ci rejettent tout point de vue surplombant. Ils sont au cœur de l'action, au côté des assiégés, des combattants et des habitants de Douma. C'est ainsi que chaque jour, inlassablement, les cameramen partaient occuper tous les terrains : les lignes de front, les marchés, la rue, les appartements, animés du devoir de tout documenter, l'appareil devenant jusqu'à un prolongement d'eux-mêmes (450 heures de rushes seront tournées au total, puis sorties clandestinement de Syrie pour être montées à Beyrouth). Au fil des jours, la caméra libère celui qui filme de l'impuissance ressentie devant l'horreur de la guerre. Filmer donne un sens, une utilité, à chaque journée. Elle devient bouclier psychologique. Mais dans une société abreuvée d'images de propagandes, la caméra devient aussi une arme. L'une des premières séquences du film nous montre ainsi Saeed face au comité de coordination de la ville de Douma, tentant d'enseigner à quelques volontaires l'art du cadrage, en illustrant son propos à l'aide d'extraits de films hollywoodiens... La suite ne fera que contredire toutes ces belles intentions formelles, car plus rien n'est vraiment

acid  
ASSOCIATION DU  
CINEMA  
INDEPENDANT  
POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 26 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public. La force du travail de l'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers.

Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages, dans plus de 250 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts, offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films.

Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél : + (33) 1 44 89 99 74  
POUR PLUS D'INFOS : [www.lacid.org](http://www.lacid.org)

activités sociales  
de l'énergie  
comité cinémas  
CCAS

DONNER À VOIR LE CINÉMA AUTREMENT. TELLE EST UNE DES AMBITIONS DE L'ACTION CULTURELLE AUDACIEUSE QUE MÈNE LA CCAS DEPUIS PLUS DE 30 ANS [www.ccas.fr](http://www.ccas.fr)